

**Christian SALMON**  
**STORYTELLING**

**LA MACHINE À FABRIQUER DES HISTOIRES ET À FORMATER LES ESPRITS**  
**La Découverte Poche, 2007/2008**

Les thérapeutes connaissent la face souriante de l'approche narrative, son visage humaniste, bienveillant, défenseur des faibles et des opprimés. Mais ils en connaissent probablement beaucoup moins la face sombre. Le livre de Christian Salmon leur donne l'occasion, comme à tout lecteur, de prendre contact avec l'ambivalence des moyens qui peuvent être, selon le contexte de leur utilisation et ses finalités, la meilleure ou la pire des choses. Depuis que les hommes parlent, ils se racontent des histoires. Auxquelles ils croient (des mythes, des savoirs), ou pour se distraire, s'éduquer, (des contes, des romans). Tous ces récits reposent, consciemment ou non, sur le concept de vérité, dont on sait à quel point il a été central pour la modernité (qui essayait de l'atteindre dans l'absolu) et pour la post-modernité (qui lui dénie toute majuscule). Certains même, comme le philosophe américain Richard Rorty, définissent le vrai comme ce sur quoi une majorité se met d'accord pour le considérer comme tel, écartant ainsi toute possibilité d'objectivité. Ces mouvements de balancier, *d'une Vérité Universelle à découvrir* d'un côté à *il n'y a que des vérités subjectives particulières*, prouvent bien l'importance de penser la complexité, c'est-à-dire les contradictions humaines qui nous construisent, et les forces antagonistes et complémentaires qui animent le monde. Si le monde physique ressort de Vérités et de Lois universelles, notre nature existentielle d'humains conscients nous condamnent à ne les percevoir qu'à travers le filtre de nos subjectivités. Les deux co-existent, et même, ne peuvent exister que dans leur affrontement vivifiant.

Pourquoi est-ce si important ? Parce que justement le *storytelling* est devenu la négation même, en toute bonne conscience, des faits et du réel. Il n'y a plus de réel à prendre en compte, il n'y a de réel que ce qu'on se dit. L'important, c'est l'histoire qu'on se raconte. Peu importe qu'elle soit « vraie » au sens naïf d'une vérité vérifiable, factuelle, partageable, universalisable. Elle le deviendra, vraie, cette histoire, si suffisamment de gens y croient, si on arrive à en persuader une majorité. On sait depuis longtemps que ce sont les vainqueurs qui racontent la vérité des guerres passées, et que les vaincus ont toujours tort... Aujourd'hui, les *fake news* construisent des vérités alternatives qui, à force d'être répétées, risquent fort de devenir les vérités de demain. Ainsi en est-il des négationnistes, ou des partisans des théories des complots (dont je me demande pourquoi on en parle toujours au singulier, comme s'il n'y avait qu'UN complot !). Faut-il alors renoncer à croire tout ce qu'on nous dit, ou même renoncer à ce qui nous semble évident ? Ne savons-nous pas que nous avons tort de croire que le soleil se lève, alors que c'est la terre qui bascule comme la science l'a, péniblement, établi ? Or, nous avons besoin de croire en quelque chose pour sortir de l'angoisse de l'inconnu, de l'imprévisible. Ici, ce qui nous est montré, pas à pas, documents à l'appui, c'est comment le pouvoir des uns utilise celui de la narration pour *construire l'opinion, fabriquer le consentement*, et protéger leurs intérêts, au mépris des faits eux-mêmes. L'invention des « relations publiques » aux USA, par le neveu de Freud, Edward Bernays, n'a fait que promouvoir et préciser les pratiques de la propagande. Cette dernière est beaucoup plus efficace à travers une histoire émotionnellement touchante qu'avec des arguments rationnels. Les guerres ou les politiques se vendent alors exactement comme des produits ou des marques, en s'appuyant sur des récits qui les auréolent, cachant les intérêts qui les animent. Ce qui compte, c'est de mobiliser l'opinion publique ; et pour cela, pour le profit, rien de mieux que de susciter un désir, un besoin : un bon escroc sait inspirer la confiance ; et, en politique, rien de mieux qu'une indignation forte, une réprobation unanime, un ennemi bouc-émissaire, grâce à des images choes et une histoire émouvante. L'émotion ressentie étant vraie-ment ressentie, ce qui l'aura provoquée bénéficiera de ce parfum de vérité indéniable et mobilisera les énergies. Christian Salmon ne connaît pas l'approche narrative thérapeutique, et c'est dommage. Les praticiens narratifs ne connaissent pas le travail de Christian Salmon. C'est aussi dommage.